# FIGURE



is this my bio?

# FIGURE

*conversation avec* HARILAY RABENJAMINA

JUILLET *2023*

N° *59*



***TRAG&DIE***, Poster, Tirage jet d'encre, 140 × 200 cm, 2017.

# MATHILDE CASSAN *en conversation avec* HARILAY RABENJAMINA

**MC** Comme préambule, comment as-tu rencontré l'art ?

**HR** J'ai récemment présenté un projet qui s'appelle *Casting !* au CAPC à Bordeaux. Il s'agissait d'une installation composée d'une grande scène que j'ai peinte, avec une enseigne lumineuse suspendue juste au-dessus. Sur cette scène, qui était une sorte d'abstraction d'un plateau de télé-crochet, j'ai présenté une performance qui reprenait donc le principe de ces émissions, c'est-à-dire, le concours de talent. Je suis attaché à cette forme de spectacle car ces émissions ont été une des premières rencontres que j'ai pu avoir avec ce qu'est l'idée de l' « art » alors que j'étais enfant. C'était la première fois que j'entendais les mots « artistes », « art », « interprétation », « performance ». Ce sont de jeunes personnes à qui l'on proposait de réussir en tant qu'artiste musical. En même temps, je regardais beaucoup




***Le mur du son***, Affiche du film publiée dans *The Artificial Kid*.
éd. La Maison Populaire/Tombolo Press, 2022.



***Showtime***, Performance, 1h, Maison Populaire, Montreuil.
Photographe : Hormoz.

la télévision : les clips, les publicités, et très vite, dès le collège, j'ai compris qu'avec un ordinateur je pouvais assembler des images et m'amuser à mettre en scène des éléments de ma vie quotidienne pour reproduire les images que j'aimais, pour la plupart produites en studio. À l'époque, je savais que je voulais travailler avec un ordinateur, j'aimais beaucoup ça et j'y passais énormément de temps.

C'était l'époque des skyblogs, qui pour beaucoup d'enfants et d'adolescent·es ont été comme des petites scènes sur lesquelles on pouvait raconter des choses, se raconter, s'amuser à présenter ses ami·es, et au passage, nos talents de photographe ou de designer graphique, de poètes, de vidéastes, sans prononcer ces mots bien sûr. Je crois que c'est ce que beaucoup de jeunes ont fait, et je pense que ça continue aujourd'hui depuis d'autres plateformes. Et puis il y a un moment où l'on comprend que c'est un métier – et bien plus – de créer des images, des récits. Il y a des personnes qui travaillent toute leur vie à créer des films, à composer des images, à écrire des histoires.

Pour moi comme pour beaucoup d'autres je crois, ça a commencé comme ça, en m'amusant avec l'appareil photo numérique de ma mère et finalement, en prenant de plus en plus au sérieux la photographie, avec tout la mise en scène que ce médium impose par son principe-même. Puis j'ai décidé de devenir photographe, en imaginant que la mode et la publicité pourraient faire s'épanouir mes envies de mises en scène.

En parallèle, je découvrais le cinéma, d'abord avec les comédies romantiques au collège, puis le cinéma indépendant américain au lycée. Cette découverte a vraiment été déterminante dans mon désir de réaliser des films, de construire




***TRAD&DIE***, Performance, 8 min, Goswell Road, Paris.
Photographe : Goswell Road.



***My Honor is Safe***, Vidéo HD, 2021.

des récits. J'ai compris que des images que j'avais pu aimer dans des publicités ou dans des clips musicaux, étaient en fait des références à des films de cinéma. Je pourrais parler de plein de rencontres avec des œuvres en particulier, comme le moment où, en cours de volleyball, mon meilleur ami du lycée me parle de *La Vie de Jésus* de Bruno Dumont, ou de notre prof de français qui nous conseillait, toujours à cet ami et moi, de voir *Conte d'été* d'Éric Rohmer. Ce ne sont pas des œuvres avec lesquelles j'ai eu un coup de foudre mais elles m'ont beaucoup marqué. Elles m'ont aussi fait comprendre que dans l'art, il se joue autre chose que de créer de belles images. En l'occurrence, j'avais trouvé assez moches celles de Rohmer et de Dumont alors qu'aujourd'hui je les aime beaucoup.

Pour en revenir à la rencontre avec l'art et le rôle qu'ont pu avoir Internet et les réseaux sociaux à cette époque, je me souviens qu'à cet âge-là, on a une grande soif d'images, et qu'on a besoin de partager et repartager ces images qu'on aime. Toutes les personnes de mon âge mettaient des images de films en photo de couverture sur Facebook, de la même façon qu'on accroche un poster dans sa chambre : il y avait ce besoin de se trouver des images qui nous fascinent, qui nous excitent, et c'est souvent comme ça que ça commence.

Sinon, pour parler d'art au sens institutionnel, je ne pense que je ne suis pas être allé dans un musée d'art avant d'être au lycée. J'étais en bac pro vente, mais on avait tout de même un cours d'arts appliqués. Notre prof nous avait emmené voir une exposition, c'était d'ailleurs au CAPC à Bordeaux. La première vraie rencontre avec l'art contemporain, ça a tout de même été lorsque je suis entré aux Beaux-Arts de Bordeaux.



***The Guest of Honour***, Photographie prise sur le tournage, 2021.
Photographe : Harilay Rabenjamina.

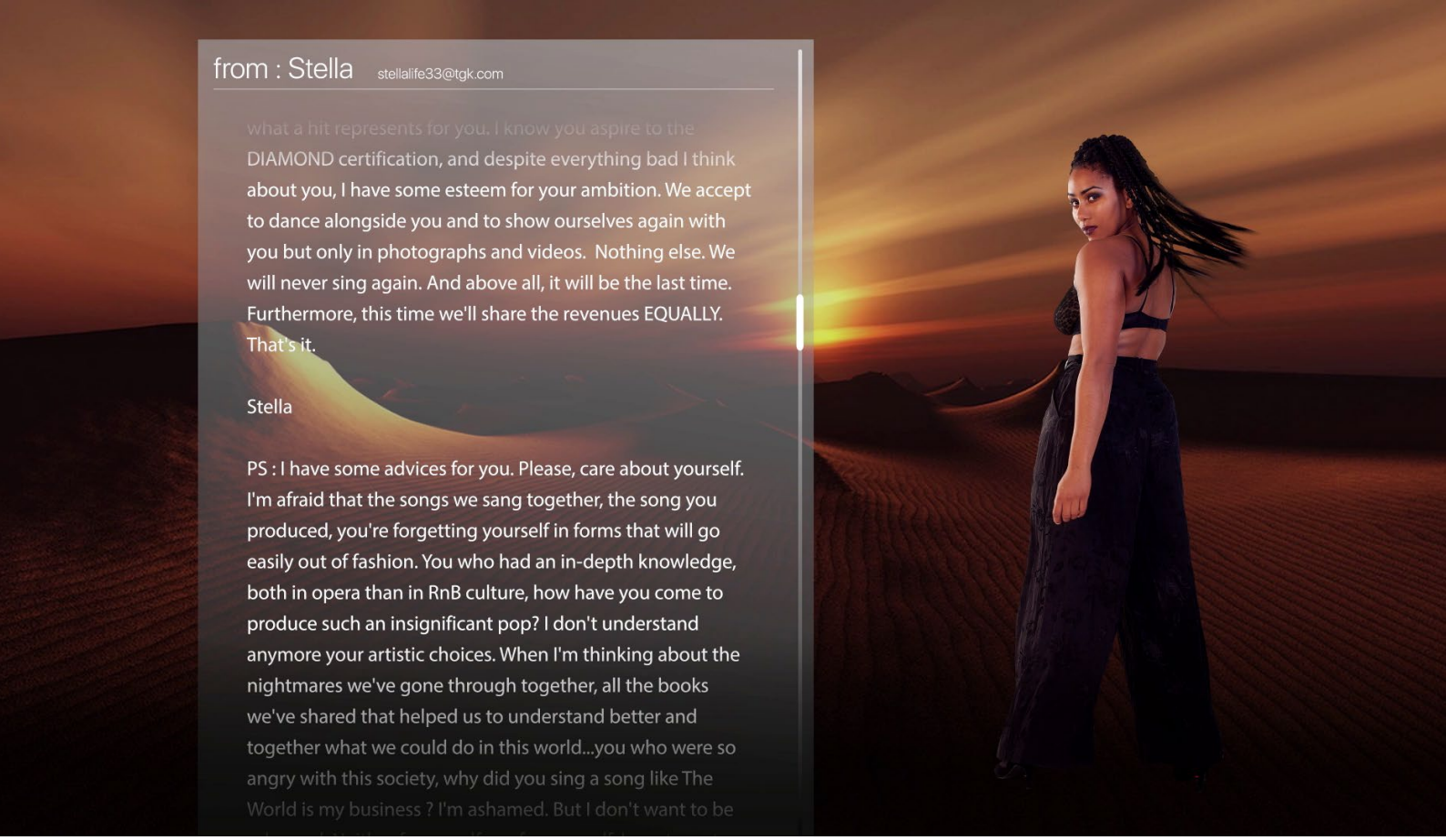
J'ai passé le concours après avoir rencontré des personnes qui connaissaient mes photos et qui m'avaient expliqué que je pouvais tout à fait y trouver ma place comme photographe, sans avoir à maîtriser le dessin.

Dernière anecdote qui compte. Après avoir échoué à être un bon joueur de foot en club, j'ai demandé à ma mère de m'inscrire à des cours de piano. Sur un de mes livres de partitions de piano, je me souviens qu'il était dessiné plusieurs compositeurs, ils avaient l'air ténébreux et torturé, toujours un peu décoiffé. Je me rappelle m'être dit, adolescent, que ça ressemblait à ça un artiste.

**MC** Comment la performance et la vidéo se sont-elles progressivement imposées dans ton travail ?

**HR** Quand je suis entré aux Beaux-Arts, j'ai véritablement découvert l'art contemporain et son sérieux. Pendant le premier cycle, j'essayais de me conformer aux attentes de ce que je pensais être une pratique d'art contemporain. C'est normal, c'est ce qu'on fait quand on est jeune. Je me sentais un peu assommé par cette culture *légitime* de l'art et son histoire, tout en en étant très demandeur, et en y trouvant beaucoup d'excitation et d'inspiration. Mais je ne savais plus tellement quoi faire.

C'est en second cycle que quelque chose a vraiment émergé, lorsque je me suis retrouvé dans l'atelier d'un professeur, Jean Philippe Halgand, qui m'a fait me sentir moins assommé et un peu plus libre. Puis j'ai eu la possibilité de partir en échange à l'École offshore de Shanghai, avec Paul Devautour, et en cinquième année je suis parti faire un stage à la documenta 14, à Athènes, dans le cadre d'un programme de recherche mené avec Clara Schulmann, Thomas Boutoux et d'autres étudiant·es. En *off*




***TGK***, Vidéo HD, 14 min 45 s, 2018.

de la documenta, nous avions été invité à organiser une soirée de performances, et c'est à cette occasion que j'ai présenté ma première performance. Je me suis découvert intéressé et excité à l'idée d'écrire une narration et de présenter une petite mise en scène de fortune, faite avec très peu de moyens : moi-même et un ou deux accessoires. Découvrir la performance à ce moment-là a vraiment été un moment joyeux.

Ça m'a permis d'avoir une écriture plus instantanée, plus vivante. J'ai pu comprendre plus rapidement ce qui m'intéressait en narration, là où l'écriture scénaristique est un langage en soi, qu'il faut traduire au tournage, puis au montage. Ça prend du temps, et c'est très bien que ça en prenne. La performance permet une instantanéité qui font faire des associations plus rapidement, et j'ai ainsi retrouvé des désirs de chanson et de comédie, que mes études en premier cycle m'avaient un peu fait oublier. J'ai en fait retrouvé plein de désirs que j'avais oubliés, et j'avais envie de mettre en scène tous ces vieux désirs, ces rêves d'enfance et d'adolescence, où l'on rêve à être plein de choses.

Écrire et me mettre en scène à partir de tous ces désirs qui n'ont pas pu s'incarner a fait émerger beaucoup de nouvelles questions. Ça s'est formalisé pour moi dans une écriture qui tentait de faire coexister des registres très variés : du tragique qui embrasse une forme de pathos et qui me ramenait toujours vers le mélodrame, à un genre de comédie qui pouvait rappeler le stand-up. Cette pratique que j'ai découverte sur le tard a beaucoup fait évoluer mes envies de films.

**MC** En effet, dans tes performances et tes vidéos, tu te mets constamment en scène, notamment dans un cycle de vidéo que tu as réalisé lors de ta résidence à




***is this my bio?***, Poster pour la série de 4 vidéos HD, 22 min 25 s, 2021.
Production : Triangle Astérides.

Triangle Astérides en 2021, et qui se nomme *is this my bio?*, où ton personnage nous fait des remarques, donne des conseils. Il y est question de développement personnel, du chant comme pratique de méditation, d'invitation au bonheur. Peux-tu me raconter la naissance et le développement de ce projet ?

**HR** Ce cycle de vidéos est né d'un contexte encore très marqué par les confinements de l'année 2020. Cette année-là, j'avais dû essuyer beaucoup d'annulations de performances et d'expositions.

À l'origine, dans le cadre de ma résidence à Triangle Astérides, je souhaitais continuer de travailler sur un projet de performance nommé *A Guest of Honour* qui n'avait à l'époque pas encore eu l'occasion d'être montré. J'avais tellement envie de faire des films, de performer, et ça m'ennuyait de préparer quelque chose dont je ne connaissais pas la date de présentation. J'ai senti l'urgence de réaliser une pièce, alors j'ai écrit des choses sans trop me poser des questions, sans me demander ce que ça allait devenir. Ça a donné le premier épisode d'*is this my bio?*.

Pour mon projet *A Guest of Honour*, je m'étais beaucoup plongé dans les écrits des deux personnages autour desquels la performance s'articulait : Booker T. Washington et Theodore Roosevelt, qui sont des personnalités politiques de l'histoire américaine. Leurs écrits et leurs idées, qui sont très discutables et problématiques à plein d'égards, sont des discours méritocratiques où ils prônent le travail dur et invitent à cultiver le goût de l'effort, l'idée de l'émancipation par une vie intensément laborieuse.

Le livre *Up from Slavery* (1901) de Booker T. Washington est son autobiographie où il raconte une émancipation par l'éducation intellectuelle et le travail manuel. Il invitait les




***is this my bio?***, Série de 4 vidéos HD, 22 min 25 s, 2021.
Production : Triangle Astérides.




***is this my bio?***, Série de 4 vidéos HD, 22 min 25 s, 2021.
Production : Triangle Astérides.

personnes noires américaines de cette époque à adopter cette stratégie d'émancipation plutôt que toute autre forme de radicalité pour s'intégrer à la société américaine blanche d'alors. Le discours *The Strenuous Life* de Theodore Roosevelt, est un éloge de la besogne, de l'épreuve, et il invite les citoyen·nes américain·nes à embrasser cette attitude, en déployant une idéologie extrêmement viriliste et nationaliste. Ce qui est curieux, c'est l'ardeur avec laquelle ces idées invitent à une domestication citoyenne, qui permettrait – pour reprendre leurs mots – une émancipation réussie, une véritable réussite sociale.

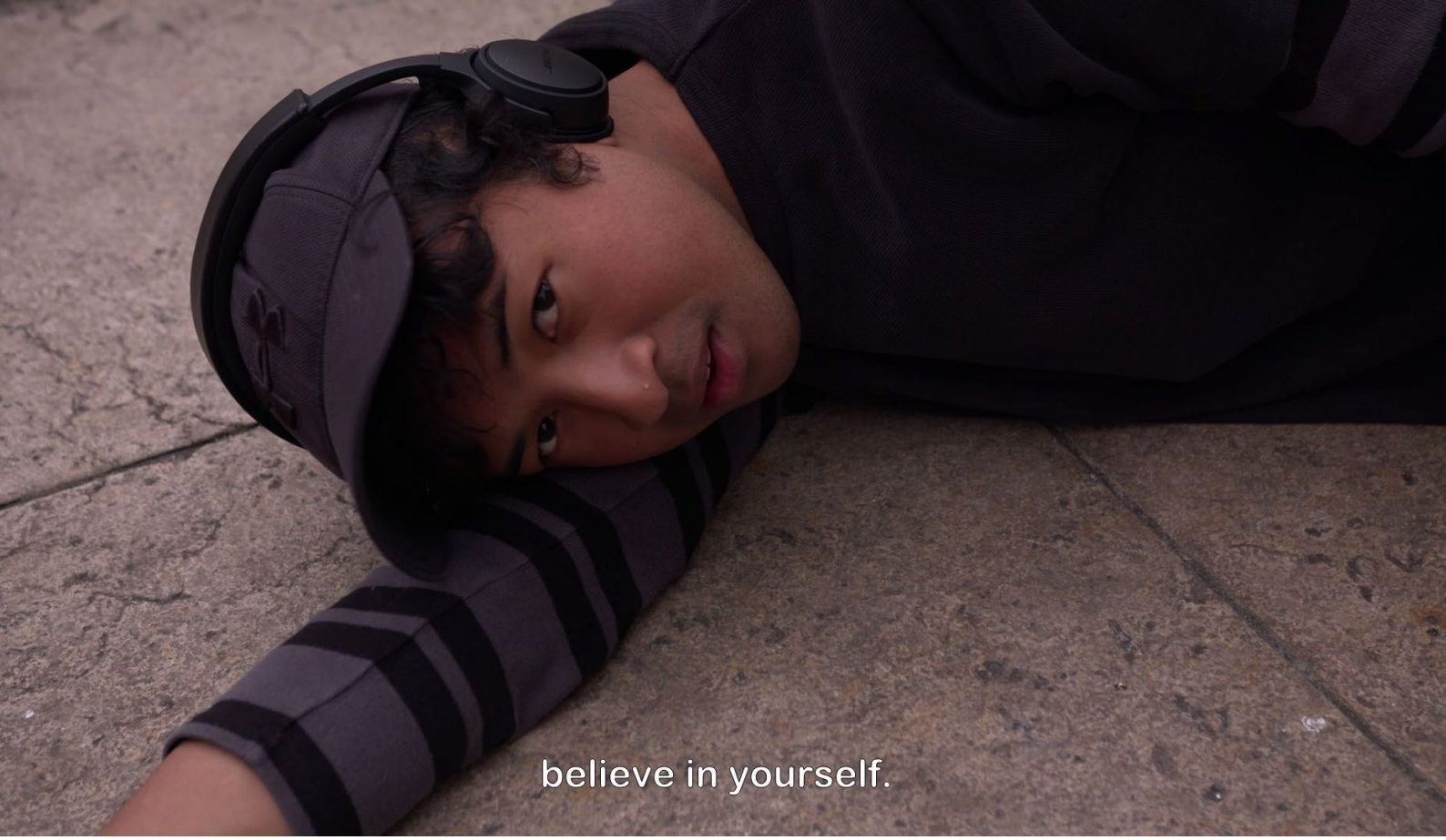
Ce sont des discours qui emploient une rhétorique motivationnelle qui, je crois, a beaucoup infusé nos sociétés contemporaines. Je vois un continuum entre les mots de ces deux hommes qui datent du début du siècle dernier, et des pratiques contemporaines liées au *self* : le *self-help*, le *self-care*, le *self-love*, le *self-improvement*. Ce n'est d'ailleurs pas pour rien que Roosevelt et Washington se retrouvent sur des images sur les réseaux sociaux, avec des citations d'eux et leur photographie en noir et blanc à côté.

Ce qui m'intéresse dans les rhétoriques de ce qu'on pourrait catégoriser comme étant du développement personnel, et toute la littérature qui en découle, c'est leur pouvoir d'ensorcèlement, ce qu'elles flattent en nous, et l'ambivalence des sentiments qui naissent de tout ça.

Dans *is this my bio?*, le personnage que j'incarne est une sorte de coach, d'influenceur, qui invite les gens à être en accord avec eux-mêmes, grâce à divers exercices de respiration et de méditation. Au début, ce personnage qui s'improvise coach personnel, est plutôt accueillant et essaie de mettre à l'aise les spectateur·ices. Puis, peu à peu, son *storytelling* s'émiette, son




***is this my bio?,*** Série de 4 vidéos HD, 22 min 25 s, 2021.
Production : Triangle Astérides.




***is this my bio?***, Série de 4 vidéos HD, 22 min 25 s, 2021.
Production : Triangle Astérides.

égo est révélé, il a lui aussi ses propres failles, ses susceptibilités, il souffre qu'on ne s'intéresse pas assez à lui, il renverse le rapport d'écoute et de soin qu'il a lui-même instauré, il impose qu'on l'écoute. J'ai souvent regardé des vidéos d'affirmations positives, et en croyant les regarder avec distance, je me suis vite pris au jeu, je me suis rendu compte que parfois, elles me faisaient du bien, j'avais plaisir à me laisser manipuler par elles. C'est un peu comme au cinéma ou comme dans toute histoire, c'est l'idée de la suspension consentie de l'incrédulité : on accepte de croire en l'illusion pour que la magie opère.

Pour ces vidéos, il s'agissait de créer cette magie en cherchant à la rendre critique. La réalisation de ces vidéos m'a fait vivre et travailler à la manière d'un influenceur, ou d'un youtubeur qui poste ses vidéos chaque semaine sur sa plateforme. Comme je n'avais plus que quelques semaines de résidence, je me suis dit que j'allais écrire et tourner une vidéo par semaine. Ça a été très amusant d'écrire cette série de vidéos, qui comprenait aussi beaucoup de composition musicale.

Flora Fettah, qui est critique et commissaire et qui travaillait à ce moment-là pour Triangle, m'a proposé de poster les vidéos sur *Bruise Magazine*, la plateforme éditoriale de Triangle Astérides. J'avais envie que ce soit un travail qui puisse être vu depuis chez soi, tout comme les vidéos dont cette série est un pastiche.

Lorsqu'elles ont été présentées lors d'expositions, notamment à la Maison Populaire en 2022, les vidéos étaient montrées sur des iPads. C'est un objet qui évoque bien le contexte domestique depuis lequel ce genre de vidéos est regardé. Cette simplicité qui se mêle à une forme d'intensité. C'est aussi cette cohabitation que je




***is this my bio?***, Série de 4 vidéos HD, 22 min 25 s, 2021.
Production : Triangle Astérides.

souhaitais transmettre.

**MC** Comme ce personnage, tu incarnes des personnages aux airs doux, parfois un peu romantiques, qui passent des rires aux pleurs. Pourtant, il s'agit aussi de personnages qui occupent des rôles de pouvoir, si l'on pense que tu as incarné un politicien, un présentateur télé, un journaliste... Ce sont des personnes qui sont très exposées, dont les moindres gestes sont scrutés et commentés.

**HR** Pour moi, être en mesure de raconter une histoire, avoir l'autorité de la narration, c'est s'octroyer un pouvoir. Et ce pouvoir est un besoin vital, de manière générale, mais il l'est d'autant plus lorsque l'on se sent dépossédé de sa propre histoire. Mon envie de composer des récits est né de la frustration de ne pas savoir raconter des histoires, qu'elles soient les miennes ou celles d'autres. Chacun de ces personnages que j'ai pu endosser représentaient d'abord des rôles de pouvoir car ils disposaient de l'autorité de la narration, et cette autorité-là m'intéresse car c'est le nerf de la guerre, que ce soit dans le champ historique, politique ou artistique. C'est le·la narrateur·ice qui a raison.

Quand je m'amuse à être un présentateur télé, je m'amuse à être un narrateur comme un autre. Les journalistes racontent des faits au travers d'une langue qui, dans la plupart des cas, cherche à construire une objectivité qui n'en est jamais vraiment une. Les politiciens font la même chose. Ça m'intéresse de mettre en scène de telles figures pour faire dérailler leur récit, en même temps que de révéler le caractère comique et dérisoire de leur langage.

Récemment, pour un film réalisé dans un atelier que je menais au Palais de Tokyo, j'ai réalisé avec un groupe de jeunes de l'association Nazario, un film où j'incarnais un médiateur. Ça ne semble pas être une position de pouvoir mais




***Palais infini***, Film 4K, 16 min, 2023.
Production dans le cadre des ateliers YACME, Palais de Tokyo.

c'en est une puisque les médiateur·ices, même s'iels cherchent à cultiver un dialogue, vont toujours venir parler d'une œuvre d'une certaine façon.

Mais quand j'écris les dialogues de chacun de ces rôles, ça ne m'intéresse pas d'être complètement parodique ou satirique, j'ai aussi besoin de croire en ce qu'ils disent. Cultiver le doute, c'est cultiver l'éveil et la sensibilité aux mots qui sont dits. Ce que j'aime chez ces figures, ces personnages, c'est aussi la façon dont ils s'exposent et se rendent donc à la fois puissants et vulnérables, c'est le jeu de la visibilité.

**MC** Ce que tu dis me fait penser à cette phrase qui m'a marquée dans l'entretien vidéo, disponible sur YouTube, réalisé à l'occasion de ta résidence au CAPC en 2022 : « *Ce sont des histoires qui interrogent la nécessité d'être visible et audible et lesf moyens que ça coûtent* ». Tu y expliques que toute entreprise de spectacle porte en elle à la fois la perspective de l'émancipation ou d'une ascension et la violence que générée depuis cet endroit de visibilité. D'ailleurs, dans l'interview, tu te joues de la figure de l'artiste, de celle·ux qui surconceptualisent complètement leurs travaux, à grand renfort de citations de Robert Bresson, d'Aya Nakamura. On a tellement l'habitude que le discours des artistes soit si rodé que j'ai trouvé drôle de détourner ainsi ce cadre de présentation du travail plastique.

**HR** Cet entretien a été réalisé dans le cadre de la résidence du CAPC, Les Furtifs, résidence à laquelle j'ai été invité par Marion Vasseur-Raluy. C'est un entretien qu'on m'a demandé, et j'ai proposé à Marion de le mettre en scène entièrement. J'avais envie de développer le caractère fictif et performatif de l'autobiographie, de l'autoportrait, des questions que j'avais déjà pu développer *dans is thy my bio?* et une autre performance qui se nomme *Showtime*. Et j'avais



***Entretien (Casting!)***, Film, 4K, 11 min 13 s, 2023.



***Entretien (Casting!)***, Film, 4K, 11 min 13 s, 2023.

aussi donné, avant ça, une interview dans le cadre de « Barbe à Papa », l'exposition du CAPC à laquelle je participais ; interview durant laquelle je m'étais étonné d'être déstabilisé, notamment à cause du dispositif que j'ai trouvé très dur, deux énormes spots lumineux braqués sur le fauteuil où il fallait s'asseoir.

Ce contexte m'a donné l'impression d'un interrogatoire, alors que les deux personnes qui étaient là pour faire l'interview étaient tout à fait bienveillantes. Ce qui m'a surpris c'est aussi que ce n'est pas tellement un exercice qui m'est étranger que d'être sous des projecteurs, comme je performe. La gêne que j'ai pu ressentir à ce moment-là m'a donné envie de me réfléchir à la position dans laquelle on se trouve, en tant qu'artiste, lorsqu'on est confronté à ce genre d'exercice.

J'avais envie de m'approprier cette forme de l'entretien, que je trouve passionnante à regarder. Dans l'entretien que j'ai mis en scène – puisqu'il y a celui de « Barbe à Papa » sur lequel je ne suis pas intervenu – il s'agissait pour moi de tenter de performer les attendus qu'une institution artistique peut avoir d'un artiste, puis de mettre à mal cette position, pour ensuite faire glisser le regard que je sens sur moi vers une pression parentale, familiale, avec ma mère qui intervient et me reprend sur ma manière de me tenir. C'est le regard d'une institution d'un tout autre genre, même si ce n'est pas sympa pour ma mère de dire ça, c'est un peu vrai. Mon personnage ne sait plus tellement comment se présenter et finit par ventriloquer les mots d'autres artistes.

Ce que nous faisons toujours, dire les mots des autres, les déformer, se les réapproprier. Tenter de parler d'un travail artistique, même quand c'est le nôtre, c'est devoir faire avec des



***Casting!***, Performance, 1 h, CAPC, Bordeaux.
Photographe : Arthur Péquin.



***Casting!***, Performance, 1 h, CAPC, Bordeaux.
Photographe : Harilay Rabenjamina.

mots et des formules qui ont déjà été mille fois utilisés par d'autres. Ça relève presque d'un travail collectif. C'est comme si nous n'étions même pas les auteur·ices de nos propres mots, et j'adore cette idée. D'où l'emprunt de la voix d'autres artistes dans la vidéo, pour parler de mon travail. Lorsqu'on est un·e jeune artiste, on nous demande une courte bio, une petite histoire de qui l'on est et de ce que l'on a fait, de ce que notre travail raconte. Lorsqu'on fait des visites d'atelier, il faut parfois savoir présenter son travail en dix minutes à des curateur·ices ou des journalistes, il faut avoir quelques mots-clefs en tête.

C'est un exercice compliqué pour n'importe qui et ça pousse à une forme de sloganisation des intentions des artistes, si tant qu'il y en ait. Je crois même que ça a un impact sur le travail de certain·es jeunes artistes qui vont penser que leur travail est incohérent s'il ne peut pas être compris en deux ou trois mots, et qu'il leur faut trouver ces deux ou trois mots. Tout cela tend à thématiser des œuvres et c'est à mon avis un problème. Ces questions m'ont amené à réfléchir aux manières dont les espaces de visibilité et de discours où les artistes sont présents, et sur lesquels on les attend beaucoup, deviennent rapidement des espaces spectaculaires.

Ce sont notamment des réflexions que j'ai développé dans une performance présentée à la Maison Populaire en 2022 à l'occasion de la Nuit Blanche, qui se nomme *Showtime* développée dans le cadre de ma résidence et de ma participation au cycle d'expositions « The Artificial Kid » d'Elsa Vettier à la Maison Populaire. J'avais proposé à plusieurs artistes de performer leur propre rôle, de présenter leurs travaux et leurs préoccupations actuelles, personnelles, matérielles



***Casting!***, Performance, 1h, CAPC, Bordeaux.
Photographe : Harilay Rabenjamina.




***Casting!***, Installation, CAPC musée d'art contemporain de Bordeaux, 2022
Photographe : Arthur Péquin.



***Casting!***, Performance, 1h, CAPC, Bordeaux.
Photographe : Harilay Rabenjamina.

: comment est-ce que l'on travaille ? Comment est-ce que l'on a envie de travailler ? Et j'ai voulu qu'on réponde à ces questions avec les moyens du spectacle, avec une régie lumière, une régie son.

Nous avons présenté cette performance dans la salle de danse de la Maison Populaire, qui est aussi une salle de répétition, d'entraînement, et c'était très amusant et troublant de se répéter soi-même, de chercher à trouver le ton et les mots justes. C'était comme si on avait mis trois artistes dans une même pièce, et qui cherchaient à voix haute les mots de leur bio. En restant outrancier bien sûr, sinon ce n'est pas drôle.

Comme *Showtime* n'a pas été filmé, le film-entretien avec le CAPC me permettait de revenir sur des questionnements similaires. Ce qui m'a amusé aussi, c'est que je trouve que ce film ressemble beaucoup aux bandes demos de casting, où l'on voit des prétendant·es acteur·ices postuler pour un rôle, et tenter de montrer l'étendue de leur talent. C'est souvent un peu ridicule, parfois touchant.

**MC** Les questionnements que tu soulèves me font aussi beaucoup penser à ceux que soulevaient Cédric Fauq dans l'exposition « Barbe à Papa » qui était montrée l'hiver dernier au CAPC à Bordeaux et au sein de laquelle tu as présenté une performance *Casting!* Il me semble que vous menez une réflexion similaire sur les enjeux de l'exposition, et notamment de l'exposition des corps et en particulier des corps racisés. Comment tes recherches ont-elles rencontré celles de Cédric Fauq qu'il préparait pour « Barbe à Papa » ?

**HR** Je ne pouvais pas imaginer meilleur contexte pour cette performance. C'est une idée de performance que j'avais commencé à développer lorsque j'étais étudiant, et que j'avais déjà eu l'occasion de performer, de façon beaucoup plus minimaliste.




***Casting! (Yvonne)***, Vidéo HD, 2 min 33 s, 2023.

À l'époque, j'avais joué tous les personnages, il n'y avait aucune vidéo, pas d'installation. La résidence m'a permis de revenir sur cette idée, et de lui imaginer une forme physique qui a donné l'installation *Casting!*, ainsi que la performance. C'est une idée dont j'ai d'abord parlé à Marion Vasseur-Raluy, qui est en charge de la résidence et qui m'a beaucoup accompagnée, et elle m'a ensuite proposé d'en parler avec Cédric, qui était en train de préparer l'exposition. La seule chose que je savais à ce moment-là de cette exposition c'est qu'elle parlerait de fête foraine, et j'ai été ravi de découvrir que l'exposition adressait des questions très similaires à mon projet : comme tu dis, il y a l'enjeu de l'exposition des corps, souvent minoritaires, leur spectacularisation, leur instrumentalisation et donc leur exploitation.

Mais il y avait aussi l'envie de célébration, et de rendre les choses accessibles d'une manière très pop. Les compétitions de télé-crochet me rappellent parfois un peu le jeu de l'art contemporain, où comme je disais tout à l'heure, on demande aux artistes de performer leur histoire en quelques mots. On présentera leur vie en une vidéo de deux minutes, dans un registre souvent tire-larme pour gagner la sympathie et la fidélité des téléspectateur·ices. Mais surtout, avec l'existence des prix par exemple, on spectacularise la compétition, les envies de réussite et d'ascension sociale de jeunes personnes pleines d'espoir qui participent volontiers à ces compétitions en donnant beaucoup de leur personne, pour un peu de visibilité. Le spectacle et la visibilité sont des pièges, mais pas seulement. Il faut aussi admettre qu'ils permettent de beaux moments, et c'est pour ça que j'aime le spectacle, parce qu'il tient en lui cette ambivalence. Et j'ai



***Casting!***, Performance, 1h, CAPC, Bordeaux.
Photographe : Arthur Péquin.




***Casting!***, Performance, 1h, CAPC, Bordeaux.
Phographe : Arthur Péquin.

trouvé que l'exposition « Barbe à Papa » adressait très bien cette ambivalence : la violence comme revers du plaisir et du divertissement.

**MC** Tu pratiques constamment le plagiat, la parodie, tu flirtes parfois avec les romances un peu niaises, avec le mauvais goût, pourtant tu n'es jamais moqueur. Le ton est toujours à la fois gentil et généreux.

**HR** Je parlerais plutôt de pastiche, qui a une dimension d'hommage aux formes qu'il parodie. Ce dont tu parles je crois que c'est ce qu'on appelle dans le langage courant le « mélo », un terme qu'on emploie souvent de façon péjorative, pour décrire un ton qui joue avec l'emphase, qui exprimerait de façon trop sentimentaliste le lyrisme des émotions.

C'est un registre, dans toutes les formes qu'il peut prendre qui peut beaucoup m'émouvoir et qui en même temps me fait beaucoup rire tant il est parfois employé de façon éhonté. J'adore les œuvres qui me font rire et pleurer. Ça me plaît d'être troublé, de ne plus savoir si je pleure de rire ou si je ris de pleurer de ce que je vois. Mais si je suis touché par ces formes de lyrisme, je m'en méfie beaucoup aussi, car je sais qu'elles reposent sur des techniques de séduction qui peuvent être dangereuses.

L'art de la rhétorique, de la persuasion par la provocation des émotions, le storytelling, ce sont des stratégies politiques, et c'est important pour moi de garder ça en tête. J'adore user du lyrisme, mais c'est important qu'il ne soit jamais dépolitisé, c'est une ambition que j'ai depuis ma première performance.

**MC** Il me semble que le piano est l'un de tes premiers amours. D'ailleurs, la musique revient dans chacun de tes travaux, et en particulier dans la performance qui se nomme *A Guest of Honour*. Il s'agit d'une performance entièrement chantée, un peu comme dans *Les Parapluies de Cherbourg*




***A Guest of Honour***, Poster de la performance, 2022.

de Jacques Demy.

**HR** *A Guest of Honour* est une performance en quatre actes, dont j'ai présenté le premier acte à Auto Italia à Londres en 2022, et qui reprenait un opéra qui portait le même nom, *A Guest of Honor*, composé en 1903 par Scott Joplin, un compositeur de ragtime, un genre majoritairement exécuté au piano. Dans l'opéra original comme dans ma performance, il est question de la relation amicale et diplomatique qu'entretenaient deux hommes politiques dont j'ai parlé tout à l'heure, Booker T. Washington et Théodore Roosevelt.

Booker T. Washington est cet écrivain, professeur et militant pour les droits des Noirs américains. Il est né dans le contexte esclavagiste des États-Unis de l'époque, et était encore enfant pendant la guerre de Sécession. C'est vraiment un enfant de la période de la Reconstruction aux États-Unis. L'opéra racontait l'invitation à dîner à la Maison Blanche, que Roosevelt – tout juste élu président des États-Unis – a faite à Washington.

Or, ce dîner a immédiatement défrayé la chronique aux États-Unis, notamment dans les états du sud. Face à ces réactions, la Maison Blanche a souhaité mettre fin à la polémique en affirmant qu'il n'avait pas été question d'un dîner officiel, mais d'un simple déjeuner tout à fait informel. Ils ont essayé de réduire cet événement à l'inexistence, en faisant comme s'il n'avait presque pas eu lieu. Ce dîner entre Booker T. Washington et Theodore Roosevelt est devenu un petit symbole, aux États-Unis, de l'égalité entre les Noirs et les Blancs.

On ne sait pas vraiment ce qui s'est dit ou passé pendant ce dîner, et j'imagine que c'est ce qui avait intéressé Scott Joplin. L'événement n'étant pas documenté, j'ai fantasmé ce qui a pu




***A Guest of Honour***, Vidéo HD, 16 min 34 s, 2022.



***A Guest of Honour***, Performance, 25 min, Auto Italia, Londres.
Photographe : Harilay Rabenjamina.

se passer durant ce dîner en assumant complètement de faire du révisionnisme historique : j'ai introduit une relation romantique entre les deux personnages. Le jeu de la séduction diplomatique devient érotique et romantique, et la libido finit par se mêler aux rhétoriques militantes.

La performance est entièrement chantée, il faut imaginer ce que ça produit. C'est effectivement un peu inspiré des *Parapluies de Cherbourg*, l'une des premières œuvres face à laquelle j'ai ressenti une grande émotion. Qu'est-ce que ça veut dire qu'un couple chante de façon sirupeuse sa séparation en évoquant le devoir d'aller faire la guerre d'Algérie ? De la même façon, qu'est-ce que ça produit, de faire revivre deux hommes politiques aux idées problématiques, qui font des vocalises bien R&B sucré, sur les questions raciales de l'époque, en les faisant s'aimer et se désirer ? Ce que j'espère, c'est qu'on se pose toujours un peu la question de l'origine de nos émotions. On pourrait dire que c'est une question vaine tant il est impossible de savoir d'où elles viennent, mais c'est une question aussi vaine qu'inépuisable et ça me semble important d'essayer de les comprendre.

**MC** Outre *Guest of Honour*, la musique et le chant interviennent constamment dans ta pratique également par des références marquées à l'industrie musicale comme dans ta performance *TGK*. Qu'est-ce qui te fascine tant dans les *success story*, dans les *rise and fall* de cette industrie ?

**HR** Je ne pense pas qu'il s'agisse vraiment d'une fascination de ma part pour les *success story*. C'est seulement qu'enfant, les histoires des personnalités médiatiques de la musique ont été les premières et les plus présentes que j'ai pu entendre dans ma famille. J'ai deux grandes sœurs

et l'une d'entre elles m'a introduit au R&B et au zouk love. Quand j'étais enfant, elle me parlait beaucoup de toutes les histoires qu'il y avait dans ce milieu musical ; par exemple, je me souviens qu'elle me racontait combien Matthew Knowles, le manager des Destiny's Child, qui se trouve être le père de Beyoncé, avait eu un impact sur le destin du groupe, et la façon dont le groupe n'avait été qu'une stratégie commerciale pour faire émerger la carrière solo de Beyoncé. Ma sœur me racontait comment étaient traitées les autres membres du groupe, qui a connu bien des remaniements tout au long de son existence, la façon dont Beyoncé était toujours la plus éclairée ou éclaircie sur les photos, ou encore l'importance du mixage des voix pour que certaines soient mises plus en avant que d'autres.

Ce genre d'histoires avec lesquelles j'ai grandi ont ressurgi assez naturellement quand j'ai commencé à écrire mes premières performances, et je les ai tout de suite vu comme des récits qui mobilisaient des questions très politiques.

Pour *TGK*, l'une de mes premières performances, il s'agissait justement d'un groupe de R&B qui vivait une séparation, une disgrâce, un moment de crise. Les questions étaient très simples : comment est-ce qu'on fait un groupe ? Est-ce qu'on a nécessairement besoin d'un·e représentante pour que ça fonctionne ?

C'est drôle, je me rends compte combien je me mets à beaucoup parler de cette culture propre aux industries musicales, à la télévision, mais en arrivant aux Beaux-Arts, je ne pensais pas que tout ce que j'avais vu sur M6 et MTV allait réapparaître dans mon travail. Lorsque j'étudiais aux Beaux-Arts, ce n'était pas des références que je mobilisais. Mais à la fin de mes




***TGK***, Vidéo HD, 14 min 45 s, 2018.




***TGK***, Vidéo HD, 14 min 45 s, 2018.

études, mon intérêt pour la musique, qu'elle soit pop ou classique, s'est imposé comme un terrain de jeu et de fiction qui m'a beaucoup excité et libéré. Je me suis mis à composer de la musique, à écrire des performances, et ces deux pratiques se sont nourries l'une l'autre.

**MC** C'est d'ailleurs aussi à travers la musique que tu as notamment pris part au cycle d'exposition « The Artificial Kid » pensé par la commissaire Elsa Vettier à la Maison Populaire. Il me semble qu'il était question d'une résidence en milieu scolaire nommé Le Mur du son. Il me semble que ce cycle d'expositions posait beaucoup de choses. Je voulais comprendre un peu la manière dont tu as pris part à ce cycle d'exposition. Comment le propos curatorial développé par Elsa Vettier est-il entré en résonance avec tes propres recherches ?

**HR** Ce cycle d'expositions et les discussions que j'ai pu avoir avec Elsa Vettier ont été très riches pour moi. Le fait d'être inscrit dans un cycle d'expositions qui s'axait notamment autour des questions de surveillance m'a, au premier abord, un peu surpris parce que je ne m'étais jamais tellement formulé la question comme ça concernant mon travail.

C'était super de pouvoir dialoguer avec Elsa, qui posait un regard sur mon travail depuis un endroit très différent du mien, et dont l'approche curatoriale très riche abordait à la fois les questions de surveillance et de mise en scène. Son travail m'a permis de dialoguer avec des artistes qui se sont posé des questions esthétiques parfois très éloignées des miennes, tout en en étant fondamentalement très proches sur le fond.

Le cycle s'inspirait d'un roman de science-fiction, *The Artificial Kid* écrit par Bruce Sterling. Les réflexions d'Elsa prenaient comme point de départ des questions qui sont adressées dans ce roman, à savoir la manière dont nous intériorisons



***Showtime***, Performance, 1h, Maison Populaire, Montreuil.
Photographe : Hormoz.



***Showtime***, Performance, 1h, Maison Populaire, Montreuil.
Photographe : Hormoz.




***Showtime***, Poster de la performance, 2022.
Conception graphique : Julie Hénault.



***Showtime***, Trois pupitres, matériaux divers, 2022.
Photographe : Teddy Coste.

parfois des logiques de surveillance, des réflexes sécuritaires, et comment ces réflexes-là deviennent des gestes de mises en scène, conscientisés ou pas, depuis des angles très variés comme celui de l'enfance, d'une femme au travail, d'artistes, ou encore celui d'une sorte de coach-influenceur comme mon personnage dans *is this my bio?*. Je pense qu'il s'agissait de questions que je me posais, mais que je ne me formulais pas ainsi. En tout cas, je peux dire que les questions qui ont été posées cette année-là ont nourri mes projets actuels comme *Casting!*.

À propos du Mur du son, l'idée de ma résidence à la Maison Populaire était aussi de mener des ateliers avec des publics. J'ai souvent travaillé à partir de désirs que je ressentais adolescent, mais j'avais envie cette fois de travailler avec d'autres envies que les miennes, d'autres adolescences que la mienne. L'adolescence peut être une période très violente. C'est un moment où les désirs que l'on peut avoir et commencer à exprimer sont extrêmement moqués. La moquerie est aussi un appareil de surveillance, et lorsque l'on se moque de soi-même, et je ne parle pas d'autodérision, c'est que l'on a déjà intériorisé le regard des autres, supposément mauvais, sur soi.

Les stand-uppers issus d'une minorité, quelle qu'elle soit, passent leur temps à se moquer d'elle·ux-mêmes et de leurs particularités pour faire rire le public. C'est très étrange cette façon de se ségréguer pour s'intégrer. Dans mes performances, j'ai plutôt envie de prendre soin de ces désirs que j'ai pu avoir adolescent, de ces particularités, dont j'ai pu avoir honte à certains moments de ma vie. J'avais envie de les évoquer sérieusement, de ne pas m'en moquer, tout en pouvant en rire tout de même.




***Le mur du son***, Photographie prise sur le tournage, 2022.
Photographe : Harilay Rabenjamina.

Pour cette résidence, j'ai donc travaillé avec des adolescent·es qui avaient entre treize et dix-sept ans. Nous avons organisé beaucoup d'ateliers où nous avons discuté de ce qu'iels aimaient, de leurs goûts. Comment est-ce qu'on aime la musique ? Comment on l'écoute et comment est-ce que l'on partage ce que l'on écoute ? Comment est-ce qu'on se détache du goût musical familial ? Qu'est-ce que l'on est fier d'aimer ? Qu'est-ce qu'on a honte d'aimer ? La question du goût m'intéresse tout particulièrement parce qu'elle cristallise beaucoup de choses en termes d'identité, d'envies d'identification ou de désidentification. Elle est un marqueur qui a une intensité politique déjà très forte, dès le collège. C'est du moins comme ça que je l'ai vécu.

À partir de ces discussions, l'idée était d'écrire et de composer une chanson et de travailler à la représentation filmique et live-concert de cette chanson, qui s'appelle *Le mur du son*. Je leur ai fait des propositions musicales que j'ai retravaillé à partir de leurs retours, et nous avons ensuite écrit les paroles, puis écrit l'histoire du film dans lequel la chanson apparaît.

Nous avons ainsi réalisé un petit film musical, et une chanson. Au même moment, je travaillais sur ma performance *A Guest of Honour* avec Teddy Coste, que j'ai invité à performer avec moi. La concomitance de ces deux projets a ouvert la voie au travail collectif dans mon travail et ça a été un vrai plaisir. Je compte bien faire en sorte que ça continue, et ça va continuer avec des films que je suis en train de développer.

**MC** À propos de films, je pense aussi à la vidéo *Le Nez de ma mère* qui me semble occuper une place particulière ; c'est peut-être ta pièce la plus intime, la plus personnelle. Le ton diffère beaucoup d'autres travaux où la joie,



***Le mur du son***, Photographie prise sur le tournage, 2022.
Photographe : Harilay Rabenjamina.

l'autodérision peuvent être à l'honneur. *Le Nez de ma mère* est une vidéo où tu mets en scène une histoire familiale qui est survenue il y a quelques années où ta sœur, puis ta mère se sont successivement fait refaire le nez à quelques mois d'intervalle. Ce projet a notamment pris forme à travers une exposition à Goswell Road en 2022. Comment est né ce projet et ton envie de te saisir de cette histoire qui convoque une violence d'ordre racial ? Par rapport à la violence qui caractérise le geste d'exposer que tu évoquais, comment as-tu pensé cette exposition ?

**HR** *Le Nez de ma mère* est un travail que j'ai commencé il y a quelques années. À l'origine, il s'agit d'une photographie que j'ai faite de ma sœur, prise en 2013, que j'ai ensuite tirée et encadrée pour la première fois cinq ans plus tard à l'occasion de mon diplôme de fin d'études aux Beaux-Arts. J'avais présenté une conférence-performance où je liais, par un récit, plusieurs images que j'avais produites et exposées dans l'espace, dont cette photographie.

J'avais très envie d'évoquer à nouveau l'histoire de cette photo, mais sans la performance, sans mon récit pour l'accompagner, elle ressemblait à l'image d'une femme qui a vécu une violence, et ça veut dire d'autres choses. Je ne souhaitais donc pas la présenter seule, et je réfléchissais depuis quelques temps à la manière dont je pourrais la remontrer.

En 2021, Coralie et Anthony de Goswell Road – un espace d'art indépendant à Paris où j'avais présenté une de mes premières performances, *Trag&Die*, en 2017 – m'ont invité à présenter un nouveau travail. J'ai alors pensé que c'était l'occasion d'offrir un contexte à cette histoire, et qu'elle puisse prendre le temps et l'espace qui lui convient. Jai décidé réaliser un




***Le nez de ma mère***, Vidéo HD, 13 min 54 s, 2021.




***Le nez de ma mère***, Vidéo HD, 13 min 54 s, 2021.

film qui accompagnerait la photo, ce dont j'ai discuté avec ma sœur et ma mère, qui sont les premières concernées par cette histoire, leur raconter mon intérêt pour cette histoire, et je me sens chanceux qu'elles aient compris et accepté, car ce n'est pas simple de se laisser photographier et filmer, je le sais.

En parallèle du film, il a fallu réfléchir formellement à ce à quoi aller ressembler l'exposition. J'ai eu très vite l'envie d'amener une dimension domestique et intime à l'espace de Goswell Road qui, à l'origine, est un espace avec un carrelage et un éclairage fait de néons, donc assez froid, comme souvent dans les galeries. La photo de ma sœur évoque avant tout une violence, mais il y aussi une douceur qui en émane, dans l'expression de ma sœur, et dans le grain de la photo. J'avais envie que cette douceur, prise en étau dans ce moment de transformation qui peut avoir l'air dur, puisse infuser dans l'espace. J'ai donc fait le choix d'installer moquette et des assises, près du sol.

Il y a d'ailleurs dans l'appartement qu'on aperçoit dans le film, et qui est celui dans lequel j'ai grandi, une moquette. Je souhaitais évoquer l'univers domestique tout en le déplaçant un peu, d'où la couleur violette, qui n'est pas tellement attendue, ni dans un espace domestique, ni dans un bureau.

Les assises non plus ne sont pas des assises classiques, ce sont des blocs d'argile. Ainsi, quand les gens s'asseyaient, ils laissaient l'empreinte de leurs fesses dans la matière. C'était drôle, certaines personnes étaient pudiques à l'idée de s'asseoir dessus. J'aimais bien qu'il s'agisse d'une matière qui soit encore seulement potentielle, qui puisse être dessinée par l'expérience, et




***Le nez de ma mère***, Installation, 2021.
Photographe : Goswell Road.



***Le nez de ma mère***, Installation, 2021.
Photographe : Goswell Road.

évidemment il y avait un parallèle entre la sculpture potentielle à venir, et l'idée que ma sœur et mon mère, en ayant recours à la rhinoplastie se sont sculptées elles-mêmes. Je pense qu'on ne cesse d'apposer sur soi des artifices et des prothèses, qui nous aident à choisir la manière dont on a envie d'être au monde, quand on a les moyens de la choisir. Ce sont des questions avec lesquelles j'ai toujours avancé.

*Le Nez de ma mère* a été montré à nouveau récemment dans le cadre de l'exposition « 2 strong for 2 long » qui se déroulait au Centre culturel de Liège, qui a été pensée par l'artiste Luna Mahoux. Elle m'a proposé de présenter la pièce dans les mêmes conditions d'exposition, notamment avec cette moquette violette, mais qui cette fois s'étendait dans un espace d'exposition de 100m², et qui impactait donc la présentation des autres œuvres présentées. C'était super parce que la moquette agissait comme un liant et une invitation à s'asseoir par terre ensemble, une position d'écoute et de détente, et je crois que c'est ce que Luna souhaitait.

Finalement, c'est aussi devenu une installation composée du film et de la photographie, avec idéalement l'installation de cette moquette. J'ai dû décider de ce qui constituait cette œuvre parce qu'elle a été acquise par le CAPC, ce qui m'a confronté à des questions très formelles. J'ai beaucoup pensé ces questions-là quand j'étais étudiant, mais la performance m'a fait m'en délester.

Aujourd'hui, ce sont des problèmes avec lesquels j'ai plaisir à penser, avec *Casting!* par exemple, lorsque je suis invité à présenter la performance dans un espace théâtral comme le Ballet National de Marseille. Une architecture,




***Casting! (Ali/NOGO)***, Vidéo HD, 3 min 35 s, 2023.

un contexte vient toujours provoquer de nouvelles questions, et ça me semble important de s'en emparer. Qu'est-ce qu'un corps peut dire, quand un dispositif scénique n'admet comme rapport au public que la frontalité, avec un ou des corps éclairés d'un côté, et d'autres corps qui les regardent ? Je dis souvent qu'il me semble difficile d'échapper au spectacle, et c'est pour ça que je veux d'autant plus m'emparer des différentes formes qu'il prend, pour raconter sa violence et sa nécessité.

Récemment, je présentais une performance à la Fondation Pernod Ricard où je jouais une sorte de journaliste. Les espaces médiatiques, ce sont des choses qui m'intéressent beaucoup pour ça aussi, et j'ai très envie de jouer avec. Comment une information, des corps, sont-ils montrés, scénographiés, voire médiatisés ? La question de la médiatisation m'intéresse que j'y vois aussi un geste de mise en scène.

**MC** Justement, à la Fondation Pernod Ricard, tu avais complétement capturé ton auditoire pour visionner tes actualités projetées sur le grand écran de la salle, tout en lisant les *news*. Comme je suis un peu passionnée des flash infos, j'étais conquise. J'ai trouvé ça fort et frontal d'employer cette langue si spéciale, celle des journalistes, celle qui se déploie à longueur d'émissions de grandes antennes et de plateaux télé. Un flash info, ça a les apparences de la neutralité mais ça n'a rien de neutre.

**HR** Oui, tout à fait. Il s'agit d'une performance que j'ai présentée dans le cadre de la dernière édition du cycle des Mots Troubles, pensé par Julie Béna et Eva Barois de Caevel. J'avais revêtu un costume cravate et je lisais les informations du jour – les vraies nouvelles du jour où la performance se déroulait. Le journaliste, c'est une figure qui m'intéresse parce qu'il est une sorte de médiateur



***Le journaliste***, Performance, 10 min, Fondation Pernod Ricard, Paris.
Photographe : Fondation Pernod Ricard.

entre des faits réels, humains, qui sont traduits en un langage qui n'est presque plus humain. Comment est-ce que l'on raconte les nouvelles du monde ? Avec quels mots ? Comment est-ce que l'on raconte le récit ? Ce sont des questions que des artistes se posent, mais les journalistes aussi. Ça m' intéresse de me poser ces questions de façon formelle, avec les moyens de la vidéo, de la photographie. Ça fait longtemps que j'ai envie de réfléchir à des formes qui reprennent l'esthétique journalistique, médiatique.

Je lisais ce flash info – avec ce phrasé si particulier que possèdent les journalistes. C'est une langue qui nous est familière tant elle est présente dans notre quotidien, mais qu'aucun humain, pas même les journalistes elle·ux-mêmes, ne parlent dans la vie réelle. C'est très bizarre. Le débit, très musical et formaté de la voix des journalistes, nous plonge dans une écoute très particulière par exemple. Ça m'intéresse de ramener cette langue-là, cette prosodie très marquée, dans un lieu où l'on attend des artistes qu'iels performent leur subjectivité.



***Le journaliste***, Performance, 10 min, Fondation Pernod Ricard, Paris.
Photographe : Fondation Pernod Ricard.




***Le mur du son,*** Affiche du film publiée dans *The Artificial Kid*. éd. La Maison Populaire/Tombolo Press, 2022.




***is this my bio?***, Série de 4 vidéos HD, 22 min, 25 s, 2021.
Production : Triangle Astérides.

Harilay Rabenjamina, Figure Figure 2023
Courtesy de l'artiste.


## DIRECTION DE PUBLICATION

Noam Alon
noamalonis@gmail.com

## INTERVIEW

Mathilde Cassan
mathildeaude.cassan@gmail.com

## IDENTITÉ VISUELLE

Atelier Pierre Pierre
hello@pierre-pierre.com


www.figurefigure.fr

Instagram Facebook Twitter